Ami du Clergé du 10 avril 1930

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

La prédication des choses qui nous entourent. — 27. *Pour le Jeudi Saint :* L'hostie, 209. — 28. *Pour le Vendredi Saint :* Le crucifix, 211.
Dimanche de Quasimodo. — La communion des enfants, 213.
Cinq minutes d'Evangile. — XXIII. *Quasimodo :* La paix du Christ, 215. — XXIV. *2e Dim. après Pâques :* Le bon Pasteur, 217.
Pour des Communions solennelles. — *A la Messe :* L'amour divin dans la communion, 218. — *Aux Vêpres :* Les obstacles à la persévérance, 219.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — IX. Trahie, 221. — X. Calomniée, 222

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

27

Pour le Jeudi Saint

L'hostie

Memoriam fecit mirabilium suorum : escam dedit timentibus se.

Le Seigneur a fait un mémorial, un résumé de toutes ses merveilles : il a donné une nourriture à ceux qui le craignent. (Ps. cx, 4).

Chaque année, à pareil jour et à pareille heure, devant le reposoir où Jésus se tient caché dans le calice, je viens vous rappeler la merveilleuse invention de son amour, la Sainte Eucharistie, qu'il instituait il y a dix-neuf siècles au milieu de ses Apôtres. Cette année, après vous avoir fait entendre pendant le carême le sermon des choses qui nous entourent, j'ai réservé pour ce soir et pour demain soir les deux meilleurs prédicateurs : l'hostie et le crucifix.

I. — La présence réelle

« *En me voyant si petite et néanmoins tenant une si grande place dans le monde, tu dois voir qui je suis et dire comme Pierre : « Je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.* »

A ne s'en rapporter qu'à ce qu'on voit, à ce qu'on goûte et à ce qu'on touche, cette hostie est bien petite, bien insignifiante. Ce n'est, semble-t-il, qu'un tout petit morceau de pain, bien insuffisant pour rassasier un homme affamé, et par conséquent on devrait en faire bien peu de cas dans le monde.

Et cependant elle a sur la terre une grande place, une place plus grande que celle des monarques et des puissants du siècle. On lui bâtit partout des temples, plus vastes et plus riches que toutes les autres habitations. Pour elle les églises de village, mais pour elle aussi les splendides cathédrales où le génie humain a multiplié les merveilles.

Les rois ont quelques millions de sujets, quelques centaines de serviteurs. L'hostie en a eu des milliards et en aura toujours. Des milliards d'hommes de toutes les classes de la société, petits et grands, riches et pauvres, faibles et puissants, savants et ignorants, hommes, femmes, enfants, la saluent en fléchissant les genoux et s'inclinent respectueusement devant elle.

Au jour de sa fête, dans des centaines de milliers de paroisses, elle sort comme un triomphateur recevoir les hommages, les acclamations de ses sujets. Devant elle on jette des fleurs, on fait fumer l'encens, tonner la poudre. Jamais mortel obtint-il de semblables hommages ?

Tous les jours des millions de chrétiens, sur toutes les plages de la terre, viennent la prier avec ferveur ; tous les jours des millions de bouches s'ouvrent pour la recevoir pieusement, après que les âmes se sont préparées à cette réception par la foi, l'amour, et au besoin en se lavant auparavant dans le bain sacré de la pénitence.

C'est que depuis des siècles, des millions de prêtres, de théologiens, à la suite des évêques et des papes, ont enseigné la présence réelle du Fils de Dieu fait homme dans l'hostie ; des milliards de fidèles y ont cru, car Jésus a prouvé souvent sa présence par les miracles qu'il a faits dans l'hostie, par les effets admirables qu'il a produits dans les âmes des communiants.

A ce spectacle unique au monde, disons, nous aussi : *Credo !* Oui, ô Jésus, nous croyons aussi fermement que si nous vous voyions des yeux du corps dans l'hostie, car notre foi ne peut pas nous tromper.

II. — La communion

« *O chrétien, si Jésus vient s'offrir à toi sous la forme du pain, c'est qu'il veut être mangé. Petite hostie, je te crie bien fort : Mange-moi !* »

Jésus, en instituant l'Eucharistie, ne nous a pas laissé de doute sur ses intentions, puisque avant de dire : « Ceci est mon corps, » il a dit : « Prenez et mangez-en tous. *Accipite et manducate ex hoc omnes.* »

Mais son intention est rendue manifeste par le choix qu'il a fait du pain comme matière du sacrement. En effet, que fait-on du pain ? Pourquoi le prépare-t-on ? On ne le fait pas pour le regarder, mais pour le manger ; il ne sert, il ne peut servir qu'à cela. L'hostie n'est donc pas tout d'abord pour être montrée et adorée : elle est pour être reçue et mangée.

1. *Quand doit être mangée l'hostie ?* — Elle fait partie du régime ordinaire ; elle est la nourriture ordinaire. Le pain, en effet, n'est pas un aliment qu'on ne mange que les jours de fête, rarement, dans les grandes circonstances : c'est l'aliment de tous les jours, l'accompagnement obligé de la plupart des autres. Si donc Jésus veut se donner à nous sous les espèces du pain, c'est que son intention est de faire de la communion le régime ordinaire des chrétiens.

C'est bien ainsi du reste que l'ont compris les Apôtres qui étaient bien renseignés sur les intentions de Notre-Seigneur. Ils établirent parmi leurs

premiers disciples la pratique de la communion quotidienne, et cette pratique se maintint pendant les grandes persécutions : c'est ce qui donnait tant de force et de courage aux martyrs.

2. *Par qui l'hostie doit-elle être mangée tous les jours ?* — Par tous : *Accipite et manducate ex hoc* OMNES. Notre-Seigneur n'a pas fait de restriction. Le repas servi par lui est pour tous. En effet, le pain qu'il choisit comme matière du sacrement est l'aliment à la disposition de tous.

Aussi, dans les premiers siècles, les fidèles assistaient tous les jours au saint sacrifice et y communiaient, puis ils emportaient aux absents le pain consacré. Le pape S. Anaclet alla même jusqu'à porter un décret défendant aux chrétiens d'assister à la messe sans communier.

La raison de la pratique de la communion quotidienne par tous est bien simple : c'est que la communion est la nourriture de l'âme. Notre-Seigneur s'était expliqué clairement sur ce point : « Ma chair que je donnerai à manger est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. *Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus.* » (Jo., VI, 56). Toute vie ici-bas a besoin de nourriture pour prendre son accroissement, réparer ses pertes et entretenir son activité. Sur cette terre, la vie surnaturelle demande une dépense de forces, doit prendre de l'accroissement et garder son activité. Elle a donc besoin de nourriture et même d'une nourriture fréquente.

C'est ce que nous dit le pain de l'hostie ; c'est ce que Notre-Seigneur enseigne dans la prière du *Pater,* où il nous fait demander notre pain quotidien, voulant, d'après l'explication des Pères, par « pain quotidien » signifier la communion quotidienne.

3. *Cela étant, pourquoi l'usage de la communion quotidienne n'existe-t-il pas davantage aujourd'hui ? La religion du Christ a-t-elle changé ?* — Oh ! non. Comme au temps des Apôtres, l'Eglise recommande la communion quotidienne à tous ses enfants, ne mettant à cela que deux conditions : l'état de grâce et une intention pure et droite. Le pape Pie X, par son décret de 1905, a mis fin à toute discussion sur ce point.

Pourquoi, alors, la plupart des catholiques communient-ils si rarement, quand toutes les barrières sont levées devant eux ? Pourquoi meurent-ils d'anémie à côté d'une table bien servie ?

Beaucoup ne savent pas toute la vérité et tout leur intérêt sur ce point : ils n'ont pas entendu, pas compris, pas retenu tout ce qui leur a été enseigné à ce propos ; on peut leur redire ce que Notre-Seigneur disait à la Samaritaine : « *Si scires donum Dei !* Si vous saviez le don de Dieu ! » (Jo., IV, 10).

Nous subissons encore, sur le point de la communion fréquente, les effets désastreux du jansénisme, erreur qui a éloigné des sacrements en exigeant des dispositions impossibles pour les recevoir, sous prétexte de les faire mieux recevoir. Le fond de cette erreur, c'est qu'elle fait de la communion la récompense de la sainteté et non pas le moyen pour y arriver. Ce n'est pas parce qu'on en est digne qu'on communie, mais parce qu'on en a besoin pour devenir moins indigne.

Une autre raison est que, sans garder les fausses doctrines du jansénisme, on garde les habitudes que cette erreur avait fait prendre dans beaucoup de paroisses. On s'était accoutumé à communier rarement, et maintenant, quand on presse les fidèles de venir plus souvent, ils répondent : « On fait comme on a toujours fait. »

Or il est faux qu'on ait toujours fait ainsi. On ne faisait pas ainsi avant le jansénisme ; les saints de tous les siècles n'ont pas fait ainsi : ils ont communié le plus souvent possible. Et vous-mêmes, m. f., vous n'avez pas toujours fait comme vous faites maintenant. Après votre Première communion, pour la plupart, pendant plusieurs années vous avez communié tous les mois ou tous les deux mois. Pourquoi vous êtes-vous relâchés ? Est-ce parce que vous aviez moins besoin de l'aliment divin ? Allons donc ! Quand vous étiez enfants, la vertu vous était facile et le vice vous faisait horreur. Et voilà qu'en arrivant à l'adolescence, au moment où des passions furieuses s'éveillaient en vous, au moment où le monde devenait pour vous une séduction et un scandale, vous avez jeté la seule arme avec laquelle vous auriez pu vous défendre victorieusement !

— On fait comme les autres, me direz-vous. — Belle raison ! Parce que, comme vous le dit l'Esprit-Saint, le nombre des fous est incalculable, vous vous croyez obligés de le grossir encore et de vous faire englober dans la perdition universelle ?

Voulez-vous que je vous dise la vraie raison qui, le plus souvent, éloigne de la communion fréquente ? C'est que la communion fréquente gêne les passions chères au cœur de l'homme. C'est que pour communier souvent il faut vaincre ses passions, les fouler aux pieds. Si l'on communie moins, c'est souvent, hélas ! parce qu'on s'est laissé vaincre par le démon de l'impureté et qu'on ne se sent pas la force de briser les liens dont il a enchaîné une pauvre âme. Si l'on était plus sage, ou si l'on voulait réellement redevenir plus sage, on communierait plus souvent.

— Vous en demandez trop, direz-vous encore. — Est-ce moi qui vous demande la communion fréquente ? Celui qui vous presse et dont je ne suis que le porte-parole, c'est celui qui connaît vos besoins et qui vous aime, c'est votre Dieu et votre Maître, c'est Jésus, et après lui c'est l'Eglise, son interprète. Ne craignez pas, d'ailleurs, d'avoir un curé qui vous en demande trop ; craignez plutôt d'en avoir un qui ne vous en demande pas assez et qui vous laisse tomber en enfer, en vous permettant de vous endormir dans la négligence et le relâchement.

En ce jour anniversaire de l'institution de l'Eucharistie, renouvelez vos résolutions de profiter mieux à l'avenir d'un si grand bienfait et d'en faire mieux profiter ceux dont vous avez la charge.

28

Pour le Vendredi Saint

Le crucifix

Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.
Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. (Jo., XII, 32).

Voici le meilleur de tous les prédicateurs : le Christ en croix. Sa prédication n'est pas seulement un sermon sur un point spécial, mais c'est tout un livre : c'est le résumé de tout le dogme et de toute la morale. Oh ! si nous savions bien lire dans ce livre ! C'est là que les saints en ont plus appris que partout ailleurs.

I. — L'amour du Christ

« *Avant tout, ô homme, je te prêche l'amour du divin Crucifié, de celui qui a voulu souffrir et mourir pour toi.* »

« *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Il m'a aimé et s'est livré pour moi. » (Gal., II, 20). Voilà ce que nous crie le crucifix. Ecoutons donc Jésus en croix dire à chacun de nous : « Non content de t'avoir tout donné et d'avoir fait pour toi tout l'univers, voici que je me donne et me sacrifie moi-même pour toi. Je l'avais dit à mes Apôtres : on ne peut avoir un plus grand amour pour quelqu'un que de donner sa vie pour lui. Eh bien ! c'est ce que j'ai fait pour toi et je l'ai fait quand tu étais encore mon ennemi, tout en prévoyant que souvent tu ne répondrais à mon amour que par ton ingratitude.

« Et afin de donner ma vie pour toi, j'ai accepté les tourments les plus atroces, la mort la plus ignominieuse. Vois : des pieds jusqu'à la tête il ne reste pas une partie saine dans ma chair. Je suis attaché à la croix par quatre gros clous, et suspendu par des plaies que le poids de mon corps et les mouvements que je fais pour chercher un peu de soulagement agrandissent sans cesse.

« Pourquoi cela ? Pour t'arracher au démon ton ennemi, te détourner du péché qui fait ton malheur, payer ta dette à la justice de mon Père et pour t'acheter le ciel. J'ai voulu être crucifié pour te crier par toutes mes plaies : Aime-moi donc, puisque je t'ai aimé tant ! »

A la vue du crucifix, ne devons-nous pas nous écrier avec S. Jean : « *Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos.* Nous donc aimons le Seigneur, puisqu'il nous a aimés le premier » (I Jo., IV, 19) ? Comme la petite sainte Thérèse, couvrons notre crucifix de roses, c'est-à-dire entourons Jésus crucifié de notre tendresse et de notre reconnaissance.

II. — Crainte, Confiance, Repentir

« *Te prêchant l'amour, je te prêche aussi la crainte, la confiance et le repentir, pour t'amener à l'amour.* »

1. *La crainte.* Tant que nous restons attachés à nos péchés, le crucifix nous dit : « Prends garde et tremble, car *si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?* Si l'on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ? (Luc, XXIII, 31). Si la justice de mon Père m'a ainsi traité, moi qui n'avais que l'apparence du péché, puisque les péchés que je portais sur moi n'étaient pas les miens, mais ceux des hommes, que n'auras-tu pas à craindre de cette justice, toi qui n'as pas seulement l'apparence, mais la réalité du péché ? » C'est la vue du crucifix qui nous explique l'enfer terrible et éternel.

2. *La confiance.* Mais si, malheureux pécheurs craignant les vengeances divines, nous revenons au Seigneur, oh ! comme le crucifix nous prêche la confiance en la miséricorde infinie de celui qui a trouvé le moyen de punir le péché en la personne de son Fils, pour pouvoir épargner les coupables ! C'est l'innocent, l'offensé, qui s'est offert aux coups de la justice et qui a voulu être puni à notre place, pour que nous ne le soyons pas. Et quel prix il a versé pour que notre dette fût amplement payée : tout son sang versé, des tourments atroces endurés, la mort subie. Et la divinité unie en lui à son humanité donnait un prix infini à ses souffrances et à sa mort.

— Mes péchés sont trop grands, direz-vous, pour que Dieu puisse me pardonner. — C'est vrai, nos péchés sont bien grands, bien nombreux, mais regardons le crucifix. Il nous crie : « La satisfaction pour tes péchés est infinie. Aie donc confiance en celui qui, pour pouvoir te pardonner, a voulu voir souffrir et mourir son Fils, ta caution ! »

3. *Le repentir.* O chrétien, en me voyant sur la croix pour expier tes fautes, n'auras-tu pas une sainte horreur de tes péchés, ne regretteras-tu pas ta méchanceté et ta folie : ta folie de t'être exposé à de pareils châtiments pour une grossière et éphémère satisfaction ; ta méchanceté pour avoir été sciemment la cause des souffrances et de la mort de ton Dieu, d'avoir répondu à tant d'amour par tant d'ingratitude et de malice ?

Comme nos cœurs devraient se fondre de regret, quand nous regardons notre crucifix, et comme nous devrions demander pardon à Jésus de notre méchanceté !

III. — Le détachement des faux biens

« *En te prêchant l'amour, je t'apprends aussi à faire disparaître les obstacles à l'amour, c'est-à-dire l'attache aux faux biens d'ici-bas, à te guérir de l'orgueil, de la sensualité et de la cupidité.* »

1. *La vue du crucifix doit nous guérir de l'orgueil.* Jésus nous crie du haut de sa croix : « Regarde ! où est ma gloire maintenant, à moi qui suis cependant l'image de mon Père, la splendeur de sa gloire ? J'ai été traîné la corde au cou, comme une bête de somme ; on m'a souffleté ; on a couvert mon visage de crachats ; on m'a mis en parallèle avec un voleur et un assassin, et c'est le voleur et l'assassin qui m'a été préféré ; on m'a

condamné au supplice des esclaves, revêtu de la robe des fous, crucifié entre deux scélérats ; on est venu se moquer de moi jusque sur mon gibet et j'ai accepté tous ces outrages. Et tu voudrais des honneurs, des louanges ?

« A ces humiliations de ma Passion, ajoute celles que m'ont infligées les pécheurs, les impies de tous les temps, de tous les lieux, car tout était présent à mes yeux au Jardin des Oliviers et au Calvaire. Tu le vois, j'ai bu jusqu'à la lie le calice des humiliations, rien n'y a manqué.

« Après cela, néant que tu es, misérable pécheur, tu oserais encore t'estimer, te glorifier, chercher les distinctions, quand c'était à toi qu'étaient dus tous les outrages dont on a abreuvé ton Sauveur ? »

2. *La vue du crucifix doit te détacher des mauvais plaisirs.* « Regarde, ô homme, nous dit le Crucifié, quel cas je fais des plaisirs dont tu es avide. Qu'en ai-je pris pour moi ? Suis-je assez meurtri, broyé, torturé dans mon corps ? La flagellation a mis toute ma chair en lambeaux ; la couronne d'épines a déchiré mon crâne, mon front, mes tempes, mes paupières ; mes pieds et mes mains sont cruellement blessés par les arêtes vives des clous qui les traversent.

« Et je souffre bien plus encore dans mon cœur. J'ai été trahi, abandonné, renié par les miens, j'ai entendu ceux que j'avais comblés de mes bienfaits pousser contre moi des cris de mort ; j'ai vu mes ennemis semblables à une meute de chiens enragés autour de moi. Du haut de ma croix je vois à mes pieds pleurer ma mère que j'aime tant et que je crucifie par mes douleurs ; je suis rejeté, maudit de mon Père à cause de tes péchés.

« Je n'ai cependant mérité aucune souffrance. Néanmoins, comme un doux agneau, j'accepte tout sans me plaindre.

« Et toi, auteur des souffrances de ton Dieu, tu voudrais traiter délicatement ta chair et même lui accorder des jouissances défendues ? Et tu aurais peur de souffrir un peu avec moi et par amour pour moi ? »

3. *Le crucifix te prêche le détachement des richesses.* Du haut de la croix Jésus nous dit : « Je suis le maître, le vrai propriétaire de tous les biens. Je pourrais, si je le voulais, les avoir tous à ma disposition. Et cependant, voyez, ô hommes, à quelle pauvreté je suis réduit.

« Pauvre, je l'ai été toute ma vie, à Bethléem, à Nazareth, pendant ma vie publique. J'ai pu dire en toute vérité : « Les oiseaux ont leur nid, les renards leurs tanières, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. » (Math., VIII, 20).

« Et maintenant, sur ma croix, voyez ce qu'il me reste. J'occupe sur le Calvaire une place qui n'est pas à moi, au milieu des crânes desséchés, dans un air empesté. Mes habits, on me les a arrachés ; je ne suis plus revêtu que de mon sang, de sueur, de boue, de crachats et d'une couronne d'épines. Il ne me reste rien, pas même une goutte d'eau pour étancher la soif ardente qui me dévore.

« Après cela, oserez-vous vous plaindre de votre pauvreté, murmurer si vous éprouvez quelque perte, et river votre cœur aux biens de la terre, si vous les avez reçus en partage ? »

IV. — Pratiquer l'amour

« *Enfin, sur ma croix, chrétiens, je vous apprends à pratiquer l'amour, à montrer l'amour, par la patience, l'obéissance, la charité envers le prochain.* »

1. *La patience.* Chrétiens, dans ma Passion je vous ai prêché d'exemple : je n'ai pas ouvert la bouche pour me plaindre, au milieu des maux dont j'ai été accablé. Non seulement je ne me suis pas plaint, mais je suis allé au devant de la souffrance quand j'aurais pu me l'épargner. J'ai même désiré la souffrance ; j'en ai appelé le jour et je suis allé à la rencontre de mes bourreaux, sachant tout ce qui m'attendait.

Après cela, quand notre Jésus innocent a tant souffert par amour pour nous, pourrions-nous nous plaindre d'avoir un peu à souffrir par amour pour lui ? Quand les maux fondent sur nous, prenons donc notre crucifix et en le baisant tendrement disons : « O mon Jésus, vous êtes bien sur la croix par amour pour moi ; j'accepte de bon cœur d'y être par amour pour vous. »

Comme le crucifix devrait nous aider à pratiquer la patience ! Un saint religieux devait un jour subir une opération douloureuse, et le médecin voulait le lier pour l'empêcher de faire aucun mouvement. « Des cordes ? s'écria-t-il, elles sont inutiles. Donnez-moi seulement mon crucifix ! » Et pendant qu'on déchirait sa chair, il baisait son crucifix, ne faisant pas le moindre mouvement et ne laissant échapper aucune plainte.

2. *L'obéissance.* « Je suis le Maître, le Tout-Puissant, nous dit le Crucifié, et cependant j'obéis, j'obéis même jusqu'à la mort et à la mort de la croix : *factus obediens usque ad mortem.* »

Notre premier père nous avait perdus par sa désobéissance ; le nouvel Adam nous rachète par sa soumission parfaite et nous apprend à montrer notre amour par notre obéissance, par le renoncement à notre volonté propre.

Pour nous donner plus parfaitement l'exemple, Jésus a non seulement obéi, il a voulu non seulement être lié, mais encore être *cloué,* pour n'avoir plus aucun exercice possible de sa liberté. Par cet exemple, apprenons donc à obéir à Dieu d'abord, puisque l'obéissance est la preuve de l'amour, et après Dieu, à tous ceux qui sont dépositaires de son autorité.

3. *Le zèle des âmes et la charité envers le prochain.* O homme, en regardant le crucifix, comprends donc le prix des âmes, pour lesquelles Jésus a voulu souffrir et mourir. *Tanti vales quanti Deus !* Voudrais-tu vendre cette âme, qu'il a rachetée si cher, pour une vile satisfaction, un grossier plaisir, et croirais-tu trop faire que de te dévouer jusqu'à la mort au salut de tes frères ?

Pourrions-nous négliger le salut de notre âme et haïr notre prochain, quand la vue du crucifix nous apprend combien Jésus a aimé notre âme et aime tous nos frères ? Et comme la vue du crucifix doit exciter notre ardeur pour travailler à la conversion et au salut des âmes !

O Jésus, comme vous me prêchez bien du haut de la croix ! Faites-moi bien comprendre et goûter ces sublimes leçons que vous me donnez ; qu'avec l'Apôtre j'arrive à ne savoir plus qu'une chose : Jésus, mais Jésus crucifié.

O Jésus, apprenez-moi à lire dans le beau livre de la croix !

DIMANCHE DE QUASIMODO

LA COMMUNION DES ENFANTS

Mes frères,

Parlons un peu aujourd'hui de la communion des petits enfants.

Quand le pape Pie XI rappela au peuple chrétien l'exacte et traditionnelle doctrine de l'Eglise à ce sujet, il y eut parmi nous, vous vous en souvenez sans doute, quelque surprise. Habitués que nous étions, en France, à la pompe de nos Premières Communions solennelles à l'âge de douze ans, il nous sembla tout d'abord que les communions privées allaient nuire à l'une de nos cérémonies religieuses les plus chères. Et puis, disait-on, comment un enfant de sept ans pourra-t-il se préparer à une si grande action ?

L'opinion chrétienne a enfin compris. S'étant rendue en grande partie à l'évidence, elle est entrée dans la pensée de l'Eglise. Malgré tout, il est bon de rappeler de temps en temps les raisons qui ont déterminé le Pontife à recommander la communion des enfants et de réfuter les objections qui courent encore parmi nous contre cette équitable et salutaire pratique. C'est la tâche que je m'impose aujourd'hui et que je veux remplir de mon mieux.

I

Disons d'abord pourquoi nous devons amener l'enfant à la sainte Table, dès qu'il a atteint l'âge de raison.

Nous le devons parce que l'enfant y a droit.

L'Eucharistie, vous le savez, a été instituée à trois fins : pour augmenter dans nos âmes la grâce sanctifiante, pour les guérir des blessures que leur inflige le péché, pour les préserver des chutes toujours possibles.

A ces trois points de vue la communion est utile, je dis plus, nécessaire aux enfants.

Votre enfant est baptisé. Son baptême lui a donné accès à tous les trésors de Dieu et de l'Eglise. La porte du tabernacle doit donc s'ouvrir pour lui comme pour tous les chrétiens, car sa petite âme, comme toute âme humaine, a besoin de la nourriture surnaturelle que le corps de Jésus est pour elle.

Vous devez encore conduire votre enfant à la sainte Table dès qu'il est parvenu à l'âge de raison, parce que c'est la communion qui guérit les blessures de l'âme. Il est évident que l'enfant, en général, n'est jamais un grand pécheur. Il est trop ignorant pour tomber dans des fautes graves. Pourtant il a des défauts ; il y cède et sait qu'il fait mal. N'en connaissez-vous pas qui, à sept ans, sont assez précoces, assez instruits déjà des principes de la morale, pour avoir une réelle responsabilité dans les actes qu'ils accomplissent ?

Si vous admettez cela, vous devez admettre aussi que les enfants de sept ans, de huit ans, de neuf ans puissent et doivent communier. Vous devez l'admettre, car si leur conscience est assez éveillée, assez claire, assez formée pour le mal, elle l'est aussi, et nécessairement, pour le bien et pour la grâce. Si un enfant très jeune peut, avec une conscience suffisante, s'éloigner de Dieu par un acte de sa liberté, il n'est pas admissible qu'il ne puisse tout aussi bien se rapprocher de Dieu consciemment et s'unir à lui !

J'en conclus que l'enfant, dès qu'il peut comprendre la sainteté de la communion eucharistique, a le droit de la recevoir, et que vous, parents, vous avez le devoir de les conduire à la sainte Table où Jésus les attend.

De cette démarche vous ne tarderez pas à voir les fruits, surtout si vous veillez attentivement sur leur jeune âme, si vous les entretenez dans leur foi et dans la douceur de ce premier amour, si, en un mot, vous secondez en eux l'action de la grâce.

Et puis, ce petit qui a déjà reçu son Dieu, conduisez-le de nouveau, une semaine, un mois après la première rencontre, à une rencontre nouvelle. Ne dites pas : « Laisser un enfant communier si souvent, c'est vouloir que la communion lui devienne un acte machinal et par conséquent sans valeur. » Si ce petit est par vous entouré des soins attentifs dont j'ai parlé, fût-il de caractère distrait et léger, ne craignez rien. L'habitude de communier, au contraire, lui facilitera l'acte sublime ; il s'imprégnera plus profondément des vertus du sacrement et son culte pour Jésus s'avérera toujours plus empressé et plus tendre.

Enfin, il s'agit de préserver ces petits des chutes toujours possibles. Croyez-moi, il n'est pas de meilleur moyen de sauvegarder leur pureté, d'influencer leur caractère que de les confier au Christ par l'Eucharistie. Avant la communion, ils voudront se préparer, comme ils disent si gentiment et avec tant de foi, à recevoir le « petit Jésus ». Après, ils ne voudront pas le contrister. Il vous suffira souvent d'un mot, moins que cela, d'un signe, pour les rappeler au devoir. Dieu lui-même, d'ailleurs, travaillera leur âme qu'il remplira de son Esprit, la gardera dans sa fraîcheur, et vous ne tarderez pas à l'en bénir. Beaucoup de ces enfants qui ont reçu ce privilège surnaturel de s'unir à Jésus-Christ, — j'en ai vu un grand nombre, — ont des visages d'ange et, pour leur âge, d'étonnantes vertus.

Laissez-les donc venir, ces chers petits ; ils ne

connaîtront jamais d'amour plus pur ; ils n'éprouveront jamais d'émotion plus douce. A cet âge, innocents comme ils le sont, ils ont déjà le bon Dieu dans leur cœur. Ils l'ont sans le savoir, et maintenant ils vont avoir conscience de le posséder. En communiant au corps du Seigneur, leur petite âme va rejoindre d'un seul coup le plus haut idéal. Un être nouveau va s'épanouir en eux, l'être que Dieu a touché et qui a touché Dieu.

II

On fait à ces principes des objections, et vous les connaissez sans doute.

1. On dit : « Admettre les petits enfants à la communion privée, c'est les exposer à accomplir cette grande action sans prudence. Ils iront à la Table sainte et recevront le Dieu de l'Eucharistie avec une connaissance imparfaite, sinon dans une complète ignorance, sans comprendre, sans savoir. »

— Non, car il est recommandé expressément de les instruire, de leur faire subir une préparation attentive et délicate, de faire l'éducation intérieure de leur conscience, d'éclairer et d'élever leur âme et, en même temps, de donner l'éveil à leur cœur innocent.

Que doivent-ils donc savoir ? Ce qu'on appelle les *vérités de moyen :* qu'il y a un Dieu en trois Personnes égales, Père, Fils et Saint-Esprit ; que Jésus, le Fils, s'est fait homme, a souffert et est mort pour nous racheter ; que Dieu, juste Juge, récompensera les bons dans le ciel et punira les méchants dans l'enfer ; et enfin que Jésus-Christ, le Dieu fait chair, est présent dans le Pain eucharistique ; que par conséquent ce pain n'est pas un pain ordinaire, un pain comme celui qu'on se partage à la table de famille, mais un pain qui contient un Vivant qui est Dieu même. Un enfant de sept ans est-il moins apte à comprendre cela qu'un enfant de dix, onze, douze ans ?

Ceux qui ont vu communier de tout petits enfants savent avec quel sérieux, avec quelle conscience, avec quel recueillement pénétré ils reçoivent l'Hostie. Je puis personnellement l'attester ; descendus du ciel sur la terre, des anges à qui Dieu aurait accordé, avec un corps, le privilège qu'il a donné aux hommes de s'unir à lui, des anges n'auraient pas, à la sainte Table, une attitude d'âme plus intensément ramassée, plus respectueuse, plus fervente et tout ensemble plus naïve et plus simple ! Quelle gravité sur leur frais visage ! Quelle piété dans ces yeux baissés, dans ces mains jointes ! Quelle force de désir et quel amour ingénu et vrai dans cette bouche qui s'ouvre à l'aliment sacré !

Tout dans leur être respire la foi profonde, absolue, et c'est en les voyant que j'ai compris la parole du Maître, réclamant de nous une adhésion sans réserve à sa doctrine : « Si vous ne ressemblez à ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. »

Qui n'a remarqué, d'ailleurs, que la raison s'éveille dans les enfants d'aujourd'hui plus tôt qu'elle ne s'éveillait dans les enfants d'autrefois ? Cela tient, sans doute, aux conditions générales de la vie sociale moderne. La plante humaine pousse en serre chaude ; elle se développe plus vite : à six ans, parfois à huit, l'éclosion est commencée et même très avancée parfois.

Ces jeunes enfants doivent donc communier, car le précepte de Jésus-Christ saisit l'homme dès qu'il est homme, c'est-à-dire aussitôt que son intelligence est ouverte et sa volonté existante. Laissez donc aller à lui ces âmes innocentes et candides.

En des temps où il semble que le paganisme reprend possession du vieux monde sous la forme du matérialisme le plus abject, l'Eglise nous ramène aux simples et fortes pratiques des premiers âges chrétiens. Pour qu'ils ne soient pas emportés par le torrent de passions et d'incrédulité qui dévaste le monde, pour qu'ils soient capables de *tenir* et tiennent effectivement, elle les nourrit du Pain des forts, dès l'enfance, et elle les invite à se suralimenter toute la vie.

2. On dit encore : « La communion privée supprime la cérémonie si émouvante de la Première Communion faite à douze ans, au milieu de ces pompes si touchantes dont les communiants de nos générations ont gardé un impérissable souvenir. »

— Oui, j'en conviens : c'était une cérémonie magnifique, la Première Communion d'autrefois ! Elle avait le charme des prémices. Les communiants plus âgés étaient plus instruits. Et puis, ces solennités, nous les avions faites si belles dans notre France ! Dès le matin, le sentier et les rues se peuplaient des parents en habits des dimanches. Les enfants, — garçons le brassard blanc au bras, les petites filles le voile flottant, — hâtaient le pas vers l'école ou vers le presbytère où ils se réunissaient pour le départ, et bientôt l'air retentissait du chant traditionnel, si tendre :

Mon Bien Aimé ne paraît pas encore !

Les voix s'élevaient, fraîches, ardentes, assourdies par les longues vibrations des cloches, emportées par le vent dans le ciel d'avril et de mai. Le cortège pénétrait dans l'église ; les héros et les héroïnes de la fête divine gagnaient leurs places dans le chœur. Les cierges s'allumaient, petites étoiles vacillantes au-dessus des jeunes fronts immobiles. Et quand le moment de la communion arrivait enfin, il y avait dans les âmes un saisissement, une émotion qui tirait les larmes des yeux. Pendant que le prêtre distribuait l'Hostie, des jeunes filles chantaient à la tribune, interprétant les désirs du Cœur de Jésus :

Laissez venir à vous ces enfants de douze ans,
Seigneur ; leurs cœurs sont purs et leurs mains innocentes ;
Venez et descendez sur leurs lèvres tremblantes ;
Apportez le bonheur à ces petits enfants.

Paroles simples, si naïves et si vraies ! La journée entière était un enchantement.

Dans les jeunes âmes un peu profondes, le souvenir en restait ineffaçable. « C'était au printemps, raconte Berlioz, le génial musicien ; le soleil sou-

riait, la brise se jouait dans les peupliers ; je ne sais quel arome remplissait l'atmosphère. Je franchis tout ému le seuil de la maison. Admis dans la chapelle, au milieu des jeunes amies de ma sœur vêtues de blanc, j'attendais, en priant avec elles, l'instant de l'auguste cérémonie. Le prêtre s'avança et la messe commença. J'étais tout à Dieu. Au moment où je recevais l'Hostie, un chœur de voix virginales entonnant un hymne à l'Eucharistie me remplit d'un trouble que je ne savais dérober à l'attention des assistants. Je crus voir le ciel s'ouvrir, un ciel plus pur et plus beau mille fois que celui dont on m'avait tant parlé [1]... »

Combien d'entre nous, s'ils écrivaient leurs Mémoires, pourraient évoquer une scène pareille et peut-être plus belle et plus douce encore !

Cette fête des prémices est périmée, mais elle est remplacée par la « Communion solennelle, » dont le caractère est autre, mais impressionnant encore, malgré tout. Ce n'est plus l'initiation au plus saint des mystères ; c'est l'affirmation publique de la foi chrétienne et d'une croyance profonde et résolue à l'Eucharistie. L'enfant qui, jusque là, est allé à Dieu dans la solitude et dans l'ombre, va à lui à la face du monde et au grand jour. Après qu'il a reçu l'Hostie, il renouvelle ses vœux du baptême ; il le peut, il est déjà d'âge à savoir à quoi il s'engage, et c'est comme s'il disait devant tout le peuple : « Je veux être fidèle au Dieu que j'ai reçu aujourd'hui dans mon cœur devant vous ! »

Il est permis de regretter une cérémonie si belle qui apportait à l'enfant, à ses parents et à tous les témoins d'un spectacle unique, de si heureux troubles et des impressions si douces et si durables. Tout compte fait cependant, la communion du premier âge a d'incontestables avantages. Vous l'avez compris.

Pie X, qui recommanda la communion des petits enfants avec tant de conviction ardente, a dit un jour : « La communion des enfants est la racine de tout le bien que nous pouvons espérer pour l'avenir de l'humanité. Si le Seigneur prend possession des âmes des enfants et s'il y établit sa demeure, ces enfants ne pourront jamais l'oublier et le démon se sentira désarmé contre des âmes défendues par Dieu même. L'Eucharistie est la synthèse de toute notre religion, par conséquent la communion fréquente fera de ces enfants des générations toutes dévouées au Christ et à son Eglise [2]. »

Vue digne du Pontife suprême et d'un saint !

* *

En terminant, je me tourne vers vous, pères, mères de famille, et je vous répète cette parole que Mgr de Ségur adressait un jour à des pères et à des mères comme vous : « Voulez-vous conserver à votre enfant son innocence et sa pureté ? leur disait-il. Encouragez-le à communier souvent, ou du moins ne l'empêchez pas de communier, lorsque son confesseur l'y engage. Ce n'est pas la communion fréquente que vous devez craindre pour lui, c'est au contraire sa négligence, son peu d'ardeur pour le divin Sauveur. »

J'ajoute : Ne craignez pas de faire communier votre enfant de bonne heure. Epiez l'éveil de sa raison. Instruisez-le. Avivez dans son cœur l'étincelle de la foi qu'y a déposée le baptême, et quand il aura reçu l'éducation spirituelle suffisante, avec l'autorisation de son confesseur, conduisez-le à la sainte Table. L'ancien Israël offrait à Dieu, selon la loi, des prémices, le froment, l'orge, la vigne et le figuier, le grenadier, l'olivier et le miel des abeilles, surtout leurs enfants premiers-nés ; vous, offrez-lui vos enfants, ces fruits de votre chair et de votre sang, de votre cœur et de votre âme. Laissez-les aller à Jésus !

Laissez-les aspirer le corps et l'âme de Celui qui aime à vivre parmi les lis ! Il implantera dans leur esprit une foi puissante, une foi indéracinable ; dans leur cœur un puissant amour, un amour fidèle ; dans leur âme une puissante volonté en tout et toujours décidée au bien.

C'est dans la première enfance qu'il est sage de bâtir les solides fondements de la vie chrétienne. L'Eucharistie vous y aidera. Elle conservera dans les petites et frêles âmes de vos enfants, la fraîche et féconde rosée de la grâce baptismale ; elle y ranimera la foi, cette vertu si rapidement alanguie et si exposée. Elle tuera l'odieux respect humain ; elle s'imposera aux besoins de l'âme, nécessaire comme le pain quotidien.

Enfin, après leur communion, m. f., respectez-les comme on respecte ces beaux lis blancs, éclos du matin et tout emperlés de rosée, sur lesquels on ose à peine poser le regard, de peur de les ternir !

Là est le salut pour vos enfants. Il y a dans le sacrement une vertu certaine et souveraine. En les mettant en rapport fréquent avec Jésus-Christ, vous les élèverez moralement au-dessus des générations au milieu desquelles ils devront vivre, vous les préserverez, vous les tremperez pour la dure vie humaine, vous les sauverez pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXIII

Dimanche de Quasimodo

LA PAIX DU CHRIST

Pax vobis !
Que la paix soit avec vous ! (Jo., xx, 19).

Mes frères,

De l'évangile que vous venez d'entendre, je veux retenir, pour les méditer un instant avec vous, trois choses seulement : le *souhait*, le *geste*, le *don* de Jésus. Il souhaite la paix, il montre ses plaies, il donne le pouvoir de remettre les péchés.

I

Du tombeau où ses ennemis pensaient l'avoir couché pour jamais, le Christ s'est relevé resplendissant de gloire et plein de vie. Et voici que, parais-

[1] Berlioz a fait sa Première Communion à la Côte-Saint-André, dans l'Isère, son pays natal.

[2] Pie X, Discours aux membres de la Ligue patriotique des Françaises, 2 avril 1912.

sant le soir du même jour au milieu de ses chers disciples qu'il avait aimés jusqu'à la mort de la croix, il leur dit : « Que la paix soit avec vous ! »

La paix, m. f., c'est de tous les biens d'ici-bas le plus précieux. « Toutes les créatures, dit S. Augustin, désirent la paix. » Pour l'obtenir, les hommes se font parfois de terribles guerres. Car sans elle il n'y a point de bonheur. Et Jésus était venu sur terre pour rendre aux hommes ce bien divin qu'ils avaient perdu. Les anges n'avaient-ils pas chanté sur son berceau, dans le ciel de Bethléem : « Gloire à Dieu et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » ? Aujourd'hui que sa mission est terminée, il leur apporte cette paix : « Que la paix soit avec vous, » c'est-à-dire : « Soyez heureux désormais ».

La paix, en effet, c'est le bonheur, car c'est la satisfaction parfaite de nos désirs, c'est la jouissance assurée dans le repos, c'est, selon l'expression de S. Augustin, la tranquillité de l'ordre. Et c'est pourquoi la paix de Jésus surpasse toute intelligence, parce qu'elle donne la jouissance du souverain Bien, la possession tranquille de Dieu même, seul capable de contenter les aspirations et les désirs de notre cœur. Fait pour Dieu, notre cœur n'est-il pas inquiet tant qu'il ne se repose pas en lui ? Or tandis que le monde recherche la jouissance des plaisirs qui éloignent de Dieu, la paix le fuit et il demeure dans le trouble de ses désirs inassouvis. Aussi Jésus a-t-il stigmatisé la paix du monde : « Je vous donne ma paix, dit-il, mais non comme le monde la donne. » (Jo., XIV, 27).

La paix de Jésus, c'est la paix de Dieu réalisée dans nos âmes par la charité. Ne l'avez-vous pas goûtée, m. f., quand, rassemblés tous à la Table sainte dimanche dernier, vous ne faisiez qu'un cœur et qu'une âme, en communiant à la même chair du Christ ? Dans tout votre être vous avez senti régner la suave harmonie des facultés soumises à la raison, et vous avez savouré la joie des frères unis ensemble et s'aimant tous en un même Dieu. C'est cela la paix de Jésus, fruit délicieux de la charité, avant-goût du ciel.

Ah ! m. f., le beau souhait que Jésus fit à ses disciples ! Et si l'on songe à la puissance de sa parole, réalisant ce qu'elle exprime, il nous faut féliciter les disciples, car la paix, c'est-à-dire le bonheur, fut en ce jour vraiment avec eux.

Ce souhait, l'Eglise vous le transmet chaque jour par la bouche du prêtre qui célèbre à l'autel le sacrifice du Christ : « *Pax vobis,* que la paix soit avec vous ! *Dominus vobiscum,* que le Seigneur soit avec vous ! » Recueillez-le aujourd'hui comme des lèvres du Sauveur et qu'il soit vôtre toujours.

II

Jésus accompagne son souhait d'un geste : il présente aux disciples ses mains et son côté qui gardent la cicatrice glorieuse des plaies de la crucifixion.

Pourquoi ce geste ? Y a-t-il donc une relation entre le souhait et le geste ? entre la paix et les blessures ? Oui, m. f., et vous la devinez bien. La paix est généralement le fruit de la conquête, le prix des blessures et du sang versé. C'était ainsi toute l'histoire de sa paix que Jésus rappelait à ses disciples.

Après le péché d'Adam, il n'y a plus de paix dans le monde. Plus de paix avec Dieu offensé : il a maudit la terre et fermé son Paradis à l'homme devenu son ennemi. Plus de paix parmi les hommes qui s'égorgent entre eux : Caïn tue Abel. Plus de paix dans l'homme, car les passions se révoltent contre la raison. C'est partout la guerre : la terre est un champ de bataille et la vie un combat.

Or Jésus est venu faire cesser la guerre. Il a rétabli les relations rompues entre l'homme et Dieu, apaisé la justice divine, déchiré l'acte de condamnation écrit contre nous. Mais à quel prix ? Au prix de son sang, car il n'y a point de pardon sans effusion de sang. La justice de Dieu exigeait en réparation de la désobéissance un acte total d'obéissance. Jésus, pour nous, l'a accompli en quittant volontairement la vie. En versant son sang et en mourant, il confessait le souverain domaine de Dieu que le pécheur, dans sa folie, avait osé méconnaître. Il remettait ainsi la créature sous la dépendance de Dieu, et signait dans sa mort et par son sang cette paix qui allait rétablir l'amitié, faire surabonder la grâce où avait abondé le péché. En montrant ses plaies, Jésus attestait la réalité de sa conquête et la vérité de sa paix.

Il nous donnait aussi un enseignement. Le voici : c'est que si les cicatrices sont le signe de la paix, c'est en vain que nous prétendrions être en paix, si nous ne portions en nous les stigmates de Jésus. Nous reconnaîtrons que la paix du Christ est en nous si nous mortifions notre chair, c'est-à-dire si nous faisons mourir en nous l'homme de péché, les convoitises, les passions, pour vivre de la vie selon le Christ, dans l'obéissance et l'amour de Dieu.

III

Après le geste, Jésus reprend le souhait et fait le don. « Que la paix soit avec vous, répète-t-il ; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Et, soufflant sur eux, il ajoute : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à qui vous les retiendrez. »

Ce n'était pas assez d'avoir conquis la paix, il fallait la donner aux âmes, à toutes les âmes que de son regard prophétique plongeant dans l'avenir, il voyait passer sur la terre, au milieu d'incessantes luttes, avec des alternatives de succès et de revers. Jésus voit l'obstacle à la paix dans les âmes : c'est le péché. Pour le détruire, il donne son pouvoir à ses Apôtres : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Et il précise : « Les péchés seront remis à qui vous les remettrez. » Ainsi, jusqu'à la fin des temps, le péché sera détruit, et la paix du Christ rendue aux âmes qui la viendront demander aux dépositaires de son autorité souveraine.

M. f., la paix du Christ est vôtre. Qu'attendez-vous pour vous la procurer, vous qui n'avez pas encore accompli le précepte pascal ? Hé quoi ! voudriez-vous demeurer ennemis de Dieu, quand il est si facile de ne l'être plus ? Ce faisant, vous seriez les ennemis de votre propre bonheur.

Vous qui jouissez de la paix du Christ Jésus, gardez-la jalousement. Souvenez-vous qu'elle est l'œuvre de la justice, la récompense de ceux qui pratiquent la loi du Seigneur : « *Pax multa diligentibus legem tuam.* Une paix profonde est pour ceux qui aiment la loi », chante le Psalmiste (Ps. CXVIII, 165). Gardez-vous de la paix du monde qui est trompeuse. N'oubliez pas qu'il n'y a point de paix pour le pécheur. Observez les commandements, et cette paix du Christ, commencée ici-bas, s'achèvera là-haut dans le repos en Dieu. C'est là aussi mon souhait : Que la paix soit avec vous ! *Pax vobis ! Amen.*

XXIV

2e Dimanche après Pâques

LE BON PASTEUR

Le jour où nous sommes s'appelle le dimanche du « bon Pasteur, » parce que, dans l'évangile que nous lisons à la sainte messe, Jésus-Christ nous dit : « Je suis le bon Pasteur » et nous entretient de ses rapports avec ses brebis. Cela nous amène tout naturellement à parler de Notre-Seigneur considéré comme notre Pasteur. Contemplons-le donc dans deux des principales fonctions du berger : la *conduite* des brebis dans les pâturages fertiles et leur *défense* au moment du danger.

I

L'homme est composé d'un corps et d'une âme, il lui faut donc une double nourriture.

Celle qui est nécessaire au corps, personne ne doute que nous ne la recevions de Notre-Seigneur. N'est-il pas Dieu, et dès lors, n'est-ce pas lui qui donne la fécondité à la terre d'où nous tirons les biens à notre usage ? Ne savons-nous pas que c'est en vain que le laboureur confierait le grain à la terre, si le Seigneur ne faisait lever son soleil et n'envoyait la pluie en temps opportun ?

De plus, selon la Sainte Ecriture, l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu ; donc son âme devra être nourrie de la vérité. C'est pourquoi Jésus-Christ est venu dans ce monde pour la répandre.

Avant lui, le péché avait chassé la vérité et l'erreur couvrait de ses ténèbres la face de la terre. Si quelques intelligences privilégiées étaient parvenues à découvrir quelques lambeaux de celle-là, elles étaient en petit nombre, et elles se les attribuaient comme une propriété, les retenaient captifs et croyaient la multitude indigne d'être initiée à leur sagesse.

Jésus-Christ en agit tout autrement. Il proclame tout ce dont l'homme a besoin pour connaître la sublimité de son origine et de sa fin. Il nous dit que tous nous sommes sortis des mains de Dieu, que nous n'avons qu'un seul Père et que nous devons le posséder un jour dans l'éternité bienheureuse. Aussi quiconque connaît Jésus-Christ surpasse en science véritable et en sagesse tout ce que l'antiquité avait de plus relevé.

Ne croyons pas non plus que cette science soit le partage de quelques-uns seulement. Non, car Notre-Seigneur a dit : « Je suis la lumière du monde, » et à cause de cela il a prescrit à ses disciples : « Ce que je vous dis à l'oreille, publiez-le sur les toits. » Avant de quitter la terre pour retourner à son Père, il dit encore : « Allez, enseignez toutes les nations, prêchez l'Evangile à toute créature. »

Ainsi personne n'est exclu ; grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, tous sont appelés à entendre la bonne Nouvelle. Bien plus, il semble que ceux que les sages rejetaient sont les préférés : « Je vous loue, mon Père, dit un jour Notre-Seigneur, de ce qu'ayant caché ces choses aux sages et aux prudents, vous les avez révélées aux petits. » (Math., XI, 25).

II

Le berger consciencieux ne se contente pas de pourvoir à la nourriture de ses brebis : il sait que les voleurs ou les bêtes féroces rôdent autour d'elles pour les saisir et les emporter ; aussi fait-il bonne garde. Accompagné de ses chiens, il circule autour du troupeau, pour qu'aucune brebis ne s'écarte ; du regard il scrute les environs ; la nuit il continue de veiller. Et si, tout à coup, le fauve surgit, il se jette au devant de lui, il engage résolument la lutte, sans craindre les blessures, parfois mortelles, qui pourront en résulter.

Ainsi a fait Jésus à notre égard. Du haut du ciel il a vu que nous étions comme des brebis abandonnées, au milieu desquelles le loup ravisseur, c'est-à-dire le démon, trouvait une proie facile et exerçait à loisir ses ravages. Alors il s'est offert à son Père pour nous sauver ; il a pris notre nature afin de vivre parmi nous et de se faire connaître à nous.

Sa vie publique n'a été qu'un combat ininterrompu contre Satan et ses partisans. Lorsque le premier se montrait à découvert, comme au désert ou dans le corps des possédés, il était aussitôt chassé honteusement. Mais les seconds, précisément parce que Dieu respecte la liberté des hommes, ne furent pas vaincus aussi facilement. Vous savez comment les chefs du peuple juif s'opposèrent de tout leur pouvoir à la prédication de Jésus, terrorisant le peuple, attribuant les miracles du Sauveur au malin esprit, et finalement parvinrent à le mettre à mort. Ainsi se vérifiait pleinement la maxime que vous avez entendue : « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

* *

Mais rien ne saurait prévaloir contre la puissance divine. Au moment même où Jésus semblait succomber, il triomphait et arrachait de force à l'en-

nemi sa proie. Il ne nous reste plus désormais, pour lui appartenir, qu'à profiter des moyens de salut qu'il met à notre disposition. Soyons donc dociles aux enseignements de l'Eglise et de ses chefs, vicaires du Pasteur suprême. Nourrissons nos âmes de la vérité évangélique et de l'Eucharistie, et purifions-nous des fautes que notre fragilité aurait pu nous faire commettre ; nous mériterons alors d'entrer au bercail éternel où l'ennemi n'aura plus accès. Ainsi soit-il.

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES

A la Messe

L'AMOUR DIVIN DANS LA COMMUNION

Mes chers enfants,

L'homme a toujours été la créature privilégiée de Dieu, et vous en êtes la preuve vivante aujourd'hui, vous que l'Eglise entoure de tant d'honneurs, après vous avoir entourés de tant de soins et après vous avoir si longuement préparés à cette journée. Vous arrivez à la Communion solennelle comme au couronnement de votre éducation religieuse. C'est une grâce insigne qui s'ajoute à beaucoup d'autres et qui forme comme l'anneau le plus précieux de cette chaîne de faveurs dont Dieu vous a comblés. Ces faveurs que résume la Sainte Eucharistie, nous allons les repasser brièvement ce matin, tant pour vous que pour cette pieuse assemblée.

I

Il y a deux catégories d'êtres auxquels Dieu a donné la raison et qui, pour cela, dominent pour ainsi dire toute la création : ce sont les anges et les hommes. Les anges sont plus élevés, plus parfaits dans leur nature ; aussi ressemblent-ils davantage à Dieu qui est pur esprit. Et pourtant, ils n'en ont pas reçu autant de bienfaits. La preuve, c'est qu'aux anges révoltés Dieu n'a pas promis ni envoyé de Sauveur. Il n'a pas livré son Fils pour les racheter, il n'a pas institué pour eux son Eucharistie. Or ce que Dieu n'a pas fait pour les anges, il l'a fait pour les hommes : il a eu pour nous des attentions qui nous confondent.

Quand il aurait pu se contenter de faire de nous ses serviteurs, il a voulu que nous fussions ses enfants ; il nous a associés à sa vie par une adoption mystérieuse qui nous donne le droit d'appeler Dieu du doux nom de Père. Quand, par la faute de nos premiers parents, nous avons perdu son amitié et nos droits à son royaume il s'est montré inconsolable de ce malheur et c'est lui-même qui a bien voulu le réparer en se substituant à nous pour payer notre dette ; et nous avons vu dernièrement, durant la Semaine Sainte, surtout le Vendredi Saint, ce qu'il lui en a coûté.

De la croix où il est suspendu, Jésus dit à chacun de nous : « Voilà ce que vous valez. » Notre âme créée à son image, il l'a donc rachetée au prix de son sang, et ce n'est pas tout : il lui a donné une nourriture de choix qui n'est autre que lui-même. Oui, l'âme humaine est si grande, elle a des aspirations si hautes vers la vérité et le bonheur, que rien de ce monde ne saurait la contenter : c'est Dieu qu'il lui faut pour la satisfaire. Dans l'éternité, c'est Dieu qu'il lui faudra pour la rassasier, — ainsi parlent nos saints Livres, — et dès maintenant c'est Dieu qu'il lui faut pour la faire vivre, c'est le corps de l'Homme-Dieu qu'il lui faut pour la nourrir.

L'âme humaine, en effet, est une créature vivante et c'est une loi que toute vie doit s'alimenter. Regardez autour de vous. Le végétal se nourrit, il puise dans la terre l'humidité et dans l'air l'oxygène qui lui permettent de grandir et de se développer L'animal se nourrit, et l'instinct qui réclame cette nourriture parle avec une violence dont vous êtes témoins journellement. Notre corps se nourrit, et l'un des grands problèmes qui agitent l'humanité consiste à lui assurer jour par jour sa subsistance, dont le pain a été de tout temps la base. Il est donc normal que notre âme aussi se nourrisse. Mais de quoi ? Le voici, d'après le langage inimitable du saint Curé d'Ars.

« Lorsque Dieu voulut donner une nourriture à notre âme pour la soutenir dans le pèlerinage de la vie, il promena ses regards sur la création et ne trouva rien qui fût digne d'elle. Alors il se replia sur lui-même et résolut de se donner. C'est l'amour qui l'a rendu inventif et lui a suggéré de se livrer. Ce que l'homme n'aurait pu imaginer, Dieu l'a fait. Ce que l'homme ne peut pas dire ni concevoir et qu'il n'eût jamais osé désirer, Dieu, dans son amour, l'a conçu et exécuté. Aurions-nous jamais osé dire à Dieu de faire mourir son Fils pour nous et nous donner sa chair à manger et son sang à boire ? Si tout cela n'était pas vrai, l'homme aurait donc pu imaginer des choses que Dieu n'aurait pas pu faire, il serait allé plus loin que Dieu dans les inventions de l'amour. » Cela n'est pas possible.

II

Parmi les emblèmes qui servent à désigner l'Eucharistie, il n'en est pas de plus touchant que celui du pélican, employé déjà par S. Thomas d'Aquin dans une strophe de l'hymne *Adoro te*. Cet oiseau, dont la conformation est toute spéciale, retire de son estomac, pour les donner à ses petits, les aliments qu'il a pris ; il n'est même pas rare que, de son bec, il se déchire les flancs pour faire boire son sang à sa couvée. C'est dans cette attitude qu'on le représente souvent sur les autels, sur les portes des tabernacles, sur les ornements sacerdotaux, pour figurer l'amour de Jésus qui, dans ce Sacrement, nourrit de sa propre substance les fidèles.

Que Dieu se soit abaissé vers l'homme au point de prendre sa nature, qu'il soit descendu jusqu'à la petitesse de l'enfant, il y a déjà de quoi nous surprendre. Qu'il se soit laissé, lui, la Vie, conduire à la mort et à l'anéantissement du tombeau, voilà qui est plus étonnant. Mais qu'il se soit réduit dans l'Hostie à devenir l'aliment de l'homme, vraiment

ceci peut nous jeter dans la stupeur. Car enfin, en Notre-Seigneur vivant sur la terre, il y avait encore, sous la nature humaine, quelque grandeur, quelques échappées de la puissance divine ; en Notre-Seigneur mourant, il y avait quelque chose de majestueux et de divinement impressionnant ; en Notre-Seigneur au tombeau, il restait la puissance cachée de revivre ; mais en Notre-Seigneur Eucharistie, c'est la petitesse et l'effacement atteignant ses dernières limites. Il se cache là pour ne pas effrayer notre timidité ; il renonce à tout éclat de sa majesté, il semble même renoncer jusqu'à sa liberté pour se livrer au prêtre qui le rend présent, qui le porte où il veut, pour ne pas se refuser à l'âme mal disposée qui a la prétention coupable de le recevoir. Essayez d'expliquer cela autrement que par l'amour et par un amour dépassant toutes les bornes : je vous en défie. Vraiment Notre-Seigneur a fait des choses extraordinaires ; nous dirions presque des folies, pour que nous puissions communier.

C'était déjà de sa part une condescendance dont nous sommes confus, de nous permettre de le recevoir ; il a poussé la bonté jusqu'à nous le commander, jusqu'à faire de la réception de son corps sacré une nécessité de salut : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, vous n'aurez pas la vie en vous. » (Jo., VI, 54). Ceux qui acceptent la religion de Jésus-Christ, mais repoussent la communion, font subir à la pensée du Sauveur la plus douloureuse des mutilations. Ceux qui s'éloignent de ce sacrement ne savent pas la peine qu'ils font au Cœur aimant qui a inventé cette merveille et le tort qu'ils se font à eux-mêmes. Quand une âme cesse de s'alimenter, elle ne peut que se traîner et végéter, et elle s'achemine presque fatalement à la mort du péché. Car comment les créatures chétives que nous sommes pourraient-elles avoir de force autrement que par Dieu ?

* *

C'est votre mérite et votre honneur, mes chers enfants, de l'avoir compris et de donner à la paroisse cet exemple de votre Communion solennelle et publique. Ce n'est plus la première de vos communions, puisque, par la volonté du St-Père, vous avez pu communier plus jeunes et déjà vous avez pris goût à ce sacrement. J'espère que vous continuerez et ce sera pour votre bien.

L'historien d'un grand catholique du siècle dernier, le comte de Montalembert, rapporte de lui ce trait par lequel je termine. Rencontrant dans une allée de son jardin une de ses filles, alors âgée de 5 ans, il lui posa à brûle-pourpoint cette question : « Ma fille, pourquoi êtes-vous sur la terre ? » — Et l'enfant répondit aussi vivement en se jetant dans ses bras : « Pour vous aimer, mon père. » Si Notre-Seigneur vous adressait la même question, je sais que vous lui feriez sans hésiter la même réponse. Vous avez mieux compris ce matin combien il vous aime ; c'est ici, à la sainte Table, que vous y répondrez. Ainsi soit-il.

Aux Vêpres

LES OBSTACLES A LA PERSÉVÉRANCE

Mes frères,

L'enfant, c'est la fleur dans son bouton, c'est la vie dans sa source, c'est l'avenir dans le présent.

Un enfant apparaît au foyer, et son père, sa mère, tous ceux qui l'aiment disent déjà : « Que deviendra-t-il ? »

C'est la même question que le prêtre se pose et qui revient en son esprit comme une hantise au cours des belles cérémonies de ce jour : « Que deviendront-ils ? »

Pendant trois années, vous nous avez confié ces petites âmes pour éveiller en elles le sens religieux. Nous les avons instruites des principaux mystères de notre foi. Mais, vous le savez bien, ce que nous avons fait n'est qu'une ébauche. Qu'est-ce que deux heures de catéchisme par semaine ? Et si leur éducation religieuse se borne là, que deviendront-ils ?

L'enfant va entrer dans la vie et va subir trois grandes crises : la crise de l'indépendance, la crise du sensualisme, la crise de la foi contre lesquelles vous devez le prémunir.

I

Qui donc n'a pas constaté qu'aujourd'hui plus qu'hier, l'enfant est devenu très *indépendant ?*

Par nature déjà, l'homme n'aime pas se soumettre ; il accepte assez mal une autorité étrangère à la sienne, et à ce point de vue notre époque ne le cède à aucune de celles qui l'ont précédée.

Or, nous entendons la plupart des mères se plaindre de l'indiscipline de l'enfant, de son caractère hautain, entêté, vindicatif. L'enfant ne sait plus obéir, ne sait plus se soumettre. Trop de parents, d'ailleurs, abdiquent leur autorité devant ce moutard qui regimbe, frappe du pied, tempête en criant : « Je veux ! » ou qui, plus habilement, ne dit rien, mais n'en fait qu'à sa tête sans se soucier des ordres paternels.

Cette tendance essaiera de grandir encore avec l'âge et plus particulièrement le jour où l'enfant quittera l'école pour l'apprentissage, le bureau, l'atelier, le magasin. Les camarades, les compagnes plus émancipés se chargeront de le « dresser, » pour lui démontrer que dans notre siècle les parents ne sont que des bagages inutiles dont il faut savoir se passer pour se faire la vie heureuse.

M. f., je n'exagère rien ; les faits sont nombreux et parlent plus éloquemment que moi.

L'enfant va subir la crise du *sensualisme.* N'êtes-vous pas effrayés de la liberté de langage, d'allure, de plaisirs de notre jeunesse moderne ?

Le monde dans lequel vos enfants entrent est entièrement imprégné de paganisme : ses modes, ses fêtes, ses spectacles sont opposés à la morale la plus élémentaire ; si vous n'y prenez garde, la moralité de vos enfants va se modifier, diminuer et disparaître insensiblement.

Puis leur cœur va parler. Jusqu'ici les tendresses familiales ont largement suffi à satisfaire sa puissance d'affection, mais, dussiez-vous en souffrir, il

faut vous attendre à voir votre enfant chercher une affection différente de la vôtre : son cœur aura besoin d'amis.

Heure grave entre toutes. « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. » Et les conseils perfides, les exemples funestes, les occasions si faciles excités par la passion naissante ne forment-ils pas le piège le plus dangereux dans lequel votre enfant va tomber ?

Au jeune homme loyal, à la jeune fille sincère, demandez ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'on leur propose. Et leurs confidences vous apprendront que leur vertu est trop souvent l'objet de tentations que les parents ne soupçonnent pas.

L'enfant va subir la crise de la *foi*. Puisque l'enfant n'aime plus obéir et que tout l'excite à vivre à sa guise, selon son goût, sans accepter aucun contrôle, la première autorité qu'il rejettera, c'est l'autorité de Dieu, parce que celle-là est plus puissante que les autres.

Puisque l'enfant ne veut plus se gêner, il est porté vers les plaisirs violents, et inévitablement il abandonnera les devoirs austères de la religion, car les joies douces et calmes de la piété n'ont plus aucun charme pour lui.

D'ailleurs les difficultés extérieures ne lui manqueront pas. Ouvertement parfois, on se moquera de lui, on l'insultera, on tournera en ridicule les pratiques chrétiennes de son enfance. Plus adroitement, on le détournera du devoir religieux comme de choses indignes de lui : « Comment, à votre âge, vous allez encore à la messe ! » On déformera peu à peu sa conscience, par un entraînement insensible, des conversations perfides, des lectures à l'effet calculé ; on détruira l'œuvre que vous aviez demandé au prêtre de faire dans l'âme de votre enfant et vous serez peut-être un jour tout étonnés et déçus en constatant qu'il n'est plus chrétien.

II

Eh bien ! m. f., au soir de cette belle journée, je vous demande de réfléchir un instant.

Depuis ce matin, nos petits enfants ne vous ont-ils pas placés dans une atmosphère surnaturelle ? Votre âme ne vibre-t-elle pas d'une émotion que vous aviez peut-être oubliée ? Vos yeux n'ont-ils pas contemplé vos enfants sous un jour nouveau ? Leur cœur n'est-il pas aujourd'hui tout rempli d'un parfum céleste et ne sont-ils pas tout à la fois pour vous plus aimables et plus aimants ?

Pourquoi ces émotions ? Pourquoi ces constatations ? Pourquoi cette atmosphère de paix et de suavité qui vous environne ?

M. f., c'est que dans ce temple, et dans les temples que sont les cœurs de vos enfants, il y a le bonheur de Dieu. Pourquoi donc ce bonheur ne demeurerait-il pas ?

Ah ! je vous en conjure, aidez la persévérance chrétienne de vos enfants. Faites continuer leur instruction religieuse dans nos catéchismes de persévérance et dans nos patronages, c'est votre premier devoir.

Ne l'oubliez pas, vous tenez près de vos enfants la place de Dieu. Vous devez les aider à obéir au Père céleste par la prière et l'observation des commandements. Vous devez les aider à vaincre les dangers de la passion naissante et surveiller avec les soins les plus minutieux leurs fréquentations ; vous devez les encourager à développer leur vie chrétienne en s'approchant très fréquemment des sacrements. Quand un jeune homme ou une jeune fille communie souvent, le père et la mère peuvent marcher le front haut, ils peuvent être assurés que le cœur de leur enfant, en se donnant à Dieu, leur appartient toujours.

Vous tenez près de vos enfants la place de Dieu, vous devez donc leur donner l'exemple, non seulement l'exemple d'une vie honorable selon le monde — cela est facile aujourd'hui, le monde est si large dans ses jugements, si complaisant dans ses approbations ! — mais d'une vie honorable selon Dieu, c'est-à-dire d'une vie chrétienne. Heureux enfants, ceux-là qui, regardant leur père et leur mère, peuvent dire : « Je les imite, alors Dieu est content de moi. »

Et votre exemple, chers parents, sera la plus haute autorité pour maintenir vos enfants dans le devoir, et s'il le fallait un jour, les ramener dans le chemin de l'honneur et de la foi.

* *

Dans un conte de Noël, un Commandant a fait le récit de l'épisode le plus touchant de sa vie. Il rapporte comment, une nuit du 25 décembre, sa mère partit pour le ciel. Il avait six ans. Pour lui, elle avait laissé une lettre qu'il trouva au milieu des bonbons et des jouets.

Quinze ans plus tard, avec l'oubli des devoirs religieux, les sentiments de délicatesse et d'honneur s'étaient déflorés dans l'âme du jeune homme devenu joueur et débauché.

Un matin, il reçut une lettre de son père. Sous la première enveloppe il en trouva une seconde, toute jaunie, et sur laquelle une main tremblante avait tracé ces mots : « Pour Henri, quand il aura vingt ans. » Le jeune homme resta un moment indécis ; ses yeux se mouillèrent de larmes, ses doigts tremblèrent. Cette écriture, c'était celle de sa mère. Il tenait en ses mains le dernier souvenir maternel. Il lut : « Mon Henri, je vais là-haut, nous nous retrouverons un jour ; pour cela il faut que tu restes toujours un franc et loyal chrétien. Quand je ne serai plus, chéris ton père pour toi et pour moi. Aime Dieu et va ton chemin. »

De ce jour le jeune homme changea de vie : la dernière pensée de sa mère avait été pour lui, la dernière pensée de sa mère l'avait sauvé.

M. f., après Dieu, vous devez être les sauveurs de vos enfants. Ayez donc le souci de sauver leurs âmes comme vous avez le souci de garder leurs corps. Le prêtre n'est près de vous que pour vous rappeler ce devoir et vous aider à le remplir.

Et vous, mes enfants, « aimez Dieu et allez votre chemin ». C'est le chemin de la dignité, le chemin de l'honneur et de la paix, le chemin du ciel. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

IX

TRAHIE

Après midi, les soldats, dont les forces sont réparées, prennent leur repas, puis ils se réunissent sur la place de la cité. Jeanne alors les passe en revue, ensuite elle leur annonce que, dans la soirée, quand les gens du duc de Bourgogne croiront passée l'heure du combat, elle franchira avec eux le pont jeté sur l'Oise. Il leur sera facile de surprendre l'ennemi, de détruire son matériel de guerre et de rentrer à Compiègne après avoir fait de nombreux prisonniers. Ce serait la première vengeance sur le duc de Bourgogne, l'ennemi déloyal du roi et de la France.

I

Elle ne leur dit point, comme on l'a prétendu, qu'elle a eu à ce sujet des révélations de victoire. Enguerran de Monstrelet, qui est le meilleur témoin, n'en parle pas. Ce sont des histoires inventées après coup par ses ennemis.

Aucun chef ne sait encore comme elle électriser ses gens. L'enthousiasme est tel que des Compiégnois présents la suivent sans autres armes que des bâtons.

Ils franchissent donc la rivière et arrivent à l'avant-pont, de l'autre côté de l'Oise. Là se trouve un boulevard triangulaire dont la base est baignée par la rivière et les deux autres côtés sont entourés d'un fossé profond, large de vingt-cinq mètres, alimenté par les eaux de l'Oise. A droite, parallèle à la rivière, un pont de bois permet de le traverser. C'est de là que part, perpendiculaire à l'Oise, la chaussée qui conduit à Margny, l'avant-poste des Bourguignons. Une barrière ferme l'entrée du boulevard.

Jeanne, tournant le dos à Compiègne, a donc devant elle Margny, à droite Clairoix, à gauche Venette où sont les postes anglais, et plus loin, un peu à droite de la direction de Margny, Coudun, d'où Philippe le Bon observa le combat. Elle porte une huque, ou manteau de velours sans manches, cramoisi, brodé d'or, et monte un cheval gris pommelé. Son étendard, porté par un page, flotte devant elle, et elle tient en main une épée qu'elle a prise à un Bourguignon.

Les remparts sont munis de pièces de canon, le boulevard est garni de couleuvriniers et d'archers. Guillaume de Flavy a même fait disposer sur l'Oise de petits bateaux pourvus de défenses, derrière lesquelles pouvaient tirer les arbalétriers.

Il était cinq heures et demie du soir quand Jeanne poussa son cri habituel : « En nom Dieu, en avant ! » Elle était pleine de confiance, assurée de surprendre l'ennemi qui ne pouvait l'attendre à cette heure-là, et de trouver les Bourguignons dispersés et leurs chefs dévêtus de leurs armures. Or quand elle a franchi le pont de bois, elle voit les Bourguignons qui paraissent l'attendre, prêts à combattre.

Jean de Luxembourg, qui se trouvait à Margny, observait, et aussitôt qu'il avait remarqué le mouvement de Compiègne, il avait donné l'alarme.

La Pucelle toutefois n'hésite pas, elle répète son cri de guerre : « En nom Dieu, en avant ! »

Or, en même temps, les cloches de Compiègne sonnent à toute volée.

Qui avait prévenu Jean de Luxembourg ? Qui avait ordonné de sonner les cloches ? Dans quel but ?

Mais la Pucelle ne s'arrête pas à se poser ces questions. Elle est au feu de l'action, elle avance, se précipite, encourageant ses hommes, et, dans un assaut furieux, elle charge les Bourguignons, les repoussent jusqu'à Margny où ils s'enferment dans les maisons. La victoire est assurée.

Mais, tout à coup, à droite, les troupes de Clairoix, cachées derrière une côte, surgissent de leur embuscade, prennent à revers les soldats de la Pucelle qui, impuissants à lutter contre des forces supérieures, sont contraints de rétrograder.

Jeanne avance toujours. Les chefs qui l'accompagnent lui crient : « Regagnez la ville promptement, sinon vous et nous, nous sommes perdus ! » — « Taisez-vous, leur répond-elle. Il ne tient qu'à vous qu'ils ne soient tous battus. Ne songez qu'à frapper sur eux ! [1] »

Et elle enlève ses hommes, attaque furieusement les ennemis qu'elle repousse jusque dans leurs quartiers.

II

Mais ils sont trop nombreux. Ils se rallient et se lèvent de partout. Ce ne sont plus seulement les Picards de Baudot de Noyelle et de Lyonel de Wandonne et les Bourguignons de Clairoix, mais les Anglais de Venette qui accourent. Ils ont entendu les cloches de Compiègne, vu les mouvements de Jeanne qui se porte avec vigueur sur Margny ; peut-être savent-ils qu'elle est livrée. Alors ils se précipitent à travers la prairie vers la chaussée de Margny, près des boulevards, pour lui couper la retraite. Les guerriers qui suivent Jeanne ont vu la manœuvre ; ils reculent, abandonnent la chaussée qui les rendait inexpugnables, et, pris de panique, ils gagnent le pont de bois pour rentrer dans la ville.

Les Anglais les poursuivent. Alors Guillaume de Flavy, craignant, dit-on, que les Anglais ne pénètrent dans la ville, mêlés aux fuyards, ordonne de fermer la barrière et fait signe aux Français, du haut des remparts, de se réfugier dans les barques disposées pour les recueillir.

La Pucelle reste seule avec quelques braves, comme Jean d'Aulon, qui lui montrent qu'il n'y a plus d'espoir de salut que dans la retraite. Elle tourne bride, suivie de près par les assaillants, se retournant à tout instant pour leur faire front, et les contraignant à reculer. Elle gagne ainsi l'extrémité de la chaussée, non loin du boulevard, et se heurte aux Anglais qui l'attendent, solidement défendus, et lui barrent la route.

[1] *Chronique de Perceval de Cagny.*

Comment la garnison de Compiègne ne se porte-t-elle pas à son secours ? Pourquoi Guillaume de Flavy n'ordonne-t-il pas aux canons de tirer sur les Anglais, aux archers de les cribler de leurs traits ? N'a-t-il pas, au contraire, interdit à ses hommes d'user de leurs armes, sous prétexte qu'ils pourraient atteindre cette poignée de Français qui se débattent parmi des centaines de guerriers ? Mais plutôt comment ne pas croire à la trahison savamment ourdie et préparée ?

Jeanne pourtant lutte héroïquement. Elle fait descendre à son cheval la pente de la chaussée et se campe dans la prairie près du fossé du boulevard. Elle agite sa bannière en signe de détresse. Si les Compiégnois faisaient une vigoureuse sortie, ils l'arracheraient au danger. Des barques pourvues d'archers pourraient s'engager dans ce fossé large de vingt-cinq mètres et faire reculer les Anglais. Mais Flavy n'envoie aucun secours, ne fait aucune tentative pour sauver Jeanne. Cernée partout, elle continue à se battre. Son étendard, sa huque cramoisie et brodée d'or la désignent aux assaillants. Ceux-ci l'entourent, incités par Lyonel de Wandonne, honteux de se voir arrêtés et tenus en respect par une femme. Ils tournent autour d'elle comme des guêpes en fureur. L'un d'eux alors arrive à la saisir par derrière, tire violemment les pans de sa huque et la jette à bas de son cheval.

On la maintient à terre ; on lui crie : « Rendez-vous ! Donnez votre foi ! »

— « J'ai donné ma foi à un autre que vous, répond la courageuse vierge. Je lui tiendrai mon serment. » Sa foi, elle l'avait donnée à son roi qui ne songeait plus à elle. Mais elle l'avait donnée surtout à Jésus-Christ, qui n'abandonne jamais.

On l'entraîne donc, avec son frère Pierre, Paquerel, Jean d'Aulon. Les Bourguignons font éclater bruyamment leur joie ; ils la conduisent au château de Margny, lui enlèvent chacune des pièces de son armure, et quand ils la considèrent ainsi désarmée, simple et fière, ils se demandent comment ils ont pu trembler devant cette jeune fille de dix-huit ans. C'est qu'elle était envoyée de Dieu, et quand ils la combattaient, ils avaient conscience de se trouver en face d'une force surhumaine.

Philippe le Bon accourt aussitôt de Coudun. Il vient la visiter et il a avec elle un entretien, dont Enguerran de Monstrelet, ordinairement si prolixe, ne nous a rien transmis. C'est que l'entretien ne fut pas à l'avantage de son maître. Elle lui rappela sans doute la lettre qu'elle lui écrivit le jour du sacre, et ses efforts pour réunir tous ceux du sang de France. A ses exhortations il avait répondu en pactisant avec l'Anglais, en travaillant contre la patrie française, lui, un prince français, par des négociations louches et par un dévouement absolu au roi d'Angleterre, au point que celui-ci l'avait nommé son lieutenant dans le royaume de France.

Le duc dut être blessé, car il ne parle d'elle à son entourage qu'avec dédain. Il avait subi des reproches qui l'atteignaient comme des flèches en plein cœur.

Quand Philippe le Bon se fut retiré, elle fut livrée aux mains de Jean de Luxembourg, comte de Ligny. Elle appartenait au bâtard de Wandonne, dont les archers l'avaient prise. Le comte lui remit une somme et s'empara d'elle. Il l'emmena au château de Clairoix et la jeta dans une prison sûre, profonde et bien verrouillée.

Jusque là elle avait montré une fermeté qui déconcertait ses ennemis, leur parlait avec une noble dignité, une haute franchise, des accents d'indignation patriotique qui avaient fait pâlir le duc de Bourgogne. Maintenant elle était seule, entre quatre murailles noires, dans un réduit étroit et sombre. Elle dut s'abandonner à sa douleur et laisser couler ses larmes. Elle se retrouvait femme.

Elle repassait les événements de la journée. Le combat avait duré à peine une heure et elle avait été livrée, trahie, parce qu'elle avait été vendue d'avance. Car il est impossible d'expliquer autrement l'inaction de Guillaume de Flavy. Elle en avait le pressentiment, quand, le dimanche précédent, elle disait au peuple de Compiègne, dans l'église St-Jacques : « Mes enfants ! sachez que l'on m'a vendue et trahie. Bientôt je serai livrée à la mort. » On ne l'avait pas secourue, tout était disposé pour qu'elle fût prise. Maintenant c'était fait !

Il y avait donc des traîtres en France ! Elle avait bien raison de dire un jour : « Je ne crains que la trahison ! » La Trémoïlle, Vendôme, Regnault de Chartres, Flavy, Luxembourg, tous avaient conspiré pour l'amener là, dans cette prison. Quand en sortira-t-elle et où sera-t-elle conduite ? Et cependant elle se rend témoignage qu'elle a fait tout son devoir. Envoyée pour sauver la France, elle n'a trouvé que des embûches et des malveillances à sa traverse. Elle a marché quand même. La figure du « gentil Dauphin, » dont elle a fait un roi, lui apparaît aussi, mais elle ne se permet pas de le juger : sa personne lui demeure sacrée. Il a pu être trompé par son entourage, mais il est le roi de France et personnellement il a toujours été bon pour elle.

En même temps qu'elle répand ses larmes, elle répand aussi son âme devant Dieu ; elle prie, elle accepte, elle se soumet. Et ses Saintes accourent, elles pleureraient si les élus pouvaient pleurer en paradis. Et elles lui murmurent doucement, comme dans les fossés de Melun, mais avec plus de suavité : « Va, prends tout en gré, Dieu t'aidera. »

X

CALOMNIÉE

La prise de Jeanne d'Arc provoqua parmi ses ennemis une joie délirante.

I

Le soir même du 23 mai, Philippe en fait informer les habitants de Saint-Quentin ; la lettre est datée de Coudun, le 23 mai.

« Nous sommes sûrs, fait-il écrire, que partout ce sera une grande nouvelle que celle de cette prise, et que l'erreur et la folle crédulité de tous ceux qui étaient bien disposés et favorables aux faits de cette femme seront connues. »

Et il se félicite parce « qu'il n'y eut ni morts ni prisonniers, mais seulement, grâce à Dieu, une vingtaine de blessés. »

Il en informe aussi le duc de Bretagne et son oncle, le duc de Savoie. Dans cette dernière lettre, écrite à Venette, il propose de désigner Corbeil pour la ville où l'on traitera de la paix. Ce ne serait plus la « journée d'Auxerre », mais la journée de Corbeil.

Jean de Luxembourg mande la nouvelle à son frère, Louis de Luxembourg, évêque de Thérouanne et chancelier de France pour les Anglais. Le messager arrive à temps à Paris pour que toute la cité sache, le 25 mai, jour de l'Ascension, que la Pucelle est prisonnière. C'est en ce jour de l'Ascension que, six ans auparavant, Jeanne avait eu la première apparition de S. Michel.

L'évêque de Thérouanne conçoit alors un projet diabolique. La Pucelle est prisonnière, or, d'après la coutume de la chevalerie de l'époque, elle pouvait être rachetée à prix d'argent ; alors la victoire de Compiègne serait inutile. Il faut qu'elle périsse et, pour cela, qu'on la traduise devant un tribunal d'Eglise, à la dévotion des Anglais, comme sorcière ayant des relations avec le démon.

Telle avait été la première idée des Anglais, quand elle les battit si vigoureusement à Orléans. C'est un projet inspiré par la politique anglaise ; Louis de Luxembourg compte sur l'Université de Paris pour le faire aboutir. Cette grande et glorieuse institution, qui avait compté des maîtres si éminents et des saints, s'était laissé envahir par l'orgueil. Elle avait perdu la vraie notion de l'Eglise, dont les chefs devaient former, à son gré, une sorte d'assemblée parlementaire où le Pape n'aurait guère que les pouvoirs d'un président. De plus, elle s'était attachée à la cause anglaise et séparée de la dynastie française, de la cause nationale ; c'est pourquoi la portion saine de l'Université de Paris, demeurée romaine et française, s'était retirée à Poitiers.

Pour être prêts à argumenter, à l'occasion, contre « la sorcière » qui les avait épouvantés par sa tentative sur Paris, les docteurs avaient composé un *Traité du bon et du malin esprit*, dont s'inspireront les juges de Rouen.

Pour s'emparer de Jeanne, l'évêque de Thérouanne la réclame comme coupable de sortilège et d'hérésie, afin de la traduire devant le tribunal ecclésiastique. L'évêque du lieu où le délit avait été commis et le Grand Inquisiteur de France avaient seuls qualité pour en connaître. Afin d'agir d'une manière plus expéditive, il s'adressera au Grand Inquisiteur, le dominicain Jean Graverent, dont la résidence était à Paris. Il requiert d'abord le duc de Bourgogne, le 26 mai, « d'envoyer et amener prisonnière par devers nous, avec le plus de rapidité, de sûreté et de convenance possibles, ladite Jeanne, fort soupçonnée de plusieurs crimes sentant l'hérésie, pour être citée par devant nous ou répondre et procéder comme il conviendra au bon conseil, faveur et aide des bons docteurs et maîtres de l'Université de Paris. »

Cette requête est faite, non point par Jean Graverent, qui peut-être était absent, mais par son suppléant, Maître Martin Billory ; elle est signée par Lefourbeur, un notaire de la curie épiscopale de Paris, et par Hébert, secrétaire de l'Université de Paris.

Le conseil de régence anglais se réunit aussi pour aviser. Tout d'abord on décida qu'il fallait la retirer des mains de Philippe le Bon, ensuite l'égorger ou la noyer, sans autre forme de procès. Warwick, plus perfide, proposa de la faire condamner comme sorcière. De cette manière, non seulement on la déshonorait, mais on déshonorait avec elle le roi de France, qui avait obéi aux suggestions d'une aventurière.

La trame est bien ourdie par les ennemis de la Pucelle. Elle serait remise par Jean de Luxembourg, pour le prix de dix mille couronnes, au duc de Bourgogne qui serait sommé de la livrer. Son procès serait conduit par ses ennemis vendus aux Anglais qui veulent sa mort et le déshonneur du roi. Comment pourrait-elle échapper à ces savantes perfidies ?

II

Mais Charles VII n'agira-t-il pas de son côté ? Laissera-t-il aux mains des Anglais, pour la faire mourir, celle qui lui a rendu son trône, qui l'a fait sacrer à Reims, qui a chassé les Anglais et qui, si on l'eût laissée faire, les aurait contraints de repasser le détroit ?

L'histoire est muette sur les dispositions du roi. Il n'y a qu'un seul texte à sa décharge, dans la *Chronique de Morosini*, découverte en 1893 à Venise.

Voici ce texte : « Aussitôt que la demoiselle fut tombée entre les mains du duc de Bourgogne et que le bruit se répandit que les Anglais l'obtiendraient moyennant deniers, le Dauphin informé envoya une ambassade au duc de Bourgogne pour lui dire qu'il ne devait la livrer pour rien au monde. Sans quoi il en tirerait vengeance sur ceux de ses hommes qui viendraient entre ses mains. »

Et un peu plus loin : « On a su que les Anglais l'avaient achetée dix mille couronnes. Venue ainsi en leurs mains, ils ont bien étroitement gardé sa personne. *L'on a dit* que deux ou trois fois ces mêmes Anglais avaient voulu la faire brûler comme hérétique, mais qu'ils avaient été arrêtés par les grandes menaces que leur avait fait parvenir le Dauphin de France ; mais à la troisième fois, ces barbares Anglais, d'accord avec des Français, de dépit et hors d'eux-mêmes, l'ont fait brûler à Rouen [1]. »

Le Vénitien Antonio Morosini était bien informé, car il avait son ami, Pancrace Giustiniani, à Bruges, où résidait souvent Philippe le Bon, et lui-même se rendait volontiers dans cette ville. Mais aucun autre document ne parle d'une ambassade de Charles VII au duc de Bourgogne. Les populations françaises furent consternées de la prise de la Pucelle ; la ville de Tours ordonna même un deuil public ; on doit croire que le roi de France en fut affligé aussi. Mais il avait auprès de lui des conseillers qui s'appliquèrent à le consoler. Ils durent lui représenter d'abord qu'il pourrait la racheter par une rançon

[1] Ayroles, III, 608.